

# [Anecdotes]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 33

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183340>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

mandant, interrompit un vieux chasseur. Il s'expose aux coups, et cependant on ne peut le descendre de son maudit cheval noir.

— Ne pourrais-tu pas nous donner un bon conseil, Lucie ? On dit que vous autres gens de l'auberge de Vers-l'Église vous savez toute sorte de choses.

Lucie devint rouge comme une écrevisse ; car ce que le vieux chasseur disait, était une allusion à un malheur arrivé à la famille de la jeune fille par les préjugés du siècle passé. Cependant elle se contint, lança au parleur inconsidéré un regard plein de reproche et dit avec un sourire forcé :

— Ah! ta grande sagesse voudrait probablement me conduire au bûcher, comme la bêtise du peuple et celle plus grande encore du bailli de AÛlen y a conduit mon aïeule ! N'est-ce pas, c'est là le sens de tes paroles et les remerciements que tu me fais pour être venue ici ?

— Non, non ! répliquèrent les assistants, aujourd'hui, Dieu merci, on ne brûle plus les soi-disantes sorcières.

— Et l'on pardonne le plus volontiers à celles qui sont jeunes et jolies, dit Jean en vidant son verre, et qui vous apportent un tel vin jusque dans le feu du combat. Dis-nous donc sérieusement, n'aurais-tu pas un bon conseil à nous donner ?

La jeune fille lui remplit le verre encore une fois en disant :

— Bois ce verre à ta bonne chance. Ensuite tu déchargeras ton fusil et ne tireras plus avant que je sois de retour. Tu ne mettras dans ton arme que de la poudre ; je vais chercher ce qui remplacera la balle.

Elle s'éloigna d'une course rapide, en se dirigeant vers un chalet voisin.

A ce moment, le feu des tirailleurs recommença avec une nouvelle violence, et bientôt s'y joignit le feu roulant des pelotons cachés dans les plis du terrain. On aurait dit le tonnerre retentissant dans les abîmes.

Jean fit ce que Lucie lui avait dit : il lâcha son coup et se retira derrière le grand bloc où les autres jeunes filles, sous la direction d'un médecin, prenaient soin des blessés. Le jeune tireur y attendait avec une impatience extrême le retour de Lucie. Evidemment, le moment décisif approchait. A chaque minute, le nombre des blessés augmentait, et derrière l'abattis étaient couchés de nombreux morts.

Du côté des ennemis retentit enfin un long roulement de tambours, puis un moment de grand silence ; ensuite, on entendit le pas de charge et des clameurs immenses. Ils tentaient un dernier assaut.

Au même instant, Lucie apparut, hors d'haleine. Jean avait depuis longtemps mis dans sa carabine une bonne charge de poudre. Elle lui remit un morceau de fer pointu, qu'il mit dans le canon après l'avoir enveloppé de quelques chiffons gras. C'était la pointe d'une pioche. Lucie était allée dans le chalet qui appartenait à son père, et avec une peine infinie, elle avait réussi à casser cette pointe.

— Maintenant, fais attention, dit Lucie, je vais prier pour le succès de ton arme et pour le salut de notre pauvre pays !

— Prie aussi pour notre bonheur futur, ajouta le jeune homme avec un regard significatif.

Epuisée par ses efforts, Lucie s'affaissa à côté d'un blessé et ses lèvres prononcèrent tout bas une fervente prière.

Le jeune tireur se mit aussi à genou, mais c'était pour pouvoir viser avec plus de sûreté. Pas un coup ne se faisait entendre de l'abattis ; chacun ménageait son plomb pour le moment suprême. L'ennemi s'approchait d'un pas rapide ; le bruit des tambours et les cris remplissaient les airs. A la tête des troupes caracolait le cheval noir.

— En avant ! en avant ! disait le commandant en levant son épée.

Il n'est plus qu'à trente pas ; et notre jeune tireur serre sa carabine contre l'épaule, vise : un coup violent part et donne aux autres le signal de tirer aussi. Le cheval noir se cabre, son cavalier glisse lentement à terre. Le fidèle animal regarde quelques instants son maître étendu sur le sol et blessé à mort ; puis suit les soldats qui ont pris la fuite dès qu'ils ont vu tomber leur chef.

L'ennemi, arrivé hors de portée de fusil, arbora un petit drapeau blanc, et les Ormonins ayant répondu de la même manière, un parlementaire parut. Il demanda la permission d'emporter leur chef et les autres blessés ou tués et promit, au nom des troupes, de laisser les montagnards tranquilles. Sa demande fut accueillie, et les troupes se retirèrent sur Aigle, pour enterrer leurs morts.

Mais avant de mettre Forneret dans la tombe, on lui ôta une pièce de vêtement qui expliquait son invulnérabilité. Il portait sous son uniforme une cotte de mailles faite avec beaucoup d'art. Elle avait pu résister aux balles de plomb, mais non pas à la pointe acérée envoyée par une forte charge. Peut-être aussi que les pirouettes que l'habile cavalier faisait faire à son cheval, avaient réussi à tromper l'habileté des meilleurs tireurs jusqu'à ce que, enfin, la main inexorable du destin dirigea le trait meurtrier contre sa poitrine.

Peu de semaines après ce combat, Jean conduisait à l'autel celle qui avait fourni la munition fatale. Toute la population prit part à la fête. Lorsqu'il s'avança vers l'église, Jean dit à sa belle fiancée :

— Si j'ai été à l'épreuve des balles de l'ennemi, je n'ai pas été à l'épreuve des traits lancés par tes beaux yeux !

(D'après J.-J. Romang. Traduit par A. Reitzel.)

Bébé va se coucher et maman lui fait faire sa prière du soir.

— Maman, fait tout à coup Bébé s'interrompant, pourquoi demande-t-on tous les soirs au bon Dieu le pain quotidien ? Il serait plus facile de le lui demander tout de suite pour une semaine. Ça le dérangerait moins.

La mère, un moment indécise :

— C'est que le bon Dieu sait bien que nous n'aimons pas le pain rassis.

Tu sais, cette pauvre madame Z..... vient de mourir.

— C'est une perte pour son mari.

— Heu ! elle était bien maigre.

— Eh bien ! justement : c'est une perte sèche.

Un peintre disait dernièrement au café :

— Quand vous entendez un artiste dire de lui : « J'ai du talent... » soyez sûr qu'il n'a pas de talent.

Quand, au contraire, vous en entendez un autre dire : « Je n'ai pas de talent... » soyez sûr qu'il a du talent.

Puis il ajouta le plus tranquillement du monde :

— Moi je n'ai pas de talent.

Plaintes d'un amoureux :

Fallait-il que je m'enflammasse

Pour que vous me glaçassiez !

Fallait-il que je vous aimasse

Pour que vous me méprisassiez !

Fallait-il que je vous suivisse

Afin que vous me quittassiez !

Et qu'à vos genoux je me misse

Pour que vous me rebutassiez !!!

L. MONNET.